6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité

DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphones { à LILLE N° 1.02 — à ROUBAIX N° 3.23 — à LENS N° 1.02

ABONNEMENTS — 3 Mois / 6 Mois / 1 An
Nord et Départements limitrophes . . . . . 4 fr. 50 — 9 fr. — 18 fr.
Autres départements. . . . . 5 fr. 50 — 11 fr. — 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste

Le numéro 5 Centimes

PUBLICITÉ
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger

Vendredi 4 Janvier 1907

LES FAITS DU JOUR

Le général Picquart, ministre de la guerre est arrivé à Bizerte.

Tous les employés des chemins de fer de Bulgarie se sont mis en grève.

A Dunkerque, un homme a tiré deux coups de revolver sur sa femme.

Un émouvant drame passionnel s'est déroulé à Roubaix.

AU PRINTEMPS PROCHAIN

Il y a tout à l'heure trente ans qu'on nous répète la phrase consacrée : « Au *printemps prochain* la poudrière du Balkan fera explosion et l'Europe entière en sentira le contre-coup. » Il est vrai aussi que plusieurs fois, au cours de ces six lustres, nous avons assisté à des explosions partielles. Nous avons vu ainsi les guerres russo-turque, serbo-bulgare et greco-turque et deux révolutions ou *soulèvements* extraordinaires permettant à l'empire austro-hongrois d'occuper, selon le texte du traité de Berlin de 1878, la Bosnie-Herzégowine et le Sandjak-Novibazar. Mais heureusement, l'incendie a pu être localisé chaque fois et l'Europe est restée spectatrice impassible.

Cette année, comme toujours au commencement de l'hiver, des bruits alarmants commencent à circuler, nous promettant des complications graves pour le printemps prochain. Il serait puéril de croire que, si par *hasard* il se passe quelque chose, nous n'en ressentirons pas le contre-coup en Europe parce que précédemment le danger a pu être *circonscrit*. Avec la tension latente qui existe dans les relations de certaines puissances européennes, tout est possible, surtout cette année où l'équilibre existant dans les Etats du Balkan *est rompu*.

Depuis pas mal de temps, en effet, seules la Russie et l'Autriche avaient des *aspirations politiques directes dans cette* partie du monde. Elles seules cherchaient à conquérir là une sorte d'empire colonial. Les autres grandes puissances n'y avaient que des intérêts commerciaux.

Depuis peu, un troisième facteur est entré en jeu : l'Italie. Revenue de ses rêves coloniaux, elle cherche un agrandissement *continental*, soit du côté du Trentin soit du côté de la Macédoine.

Avant l'entrée en scène de l'Italie, la Russie et l'Autriche se tenaient en équilibre aux Balkans : La Russie ayant éloigné de la Bulgarie le prince de Battenberg qui la gênait, et l'ayant remplacé par un prince de Cobourg qui, quoique *Autrichien*, a fini par prendre le parti moscovite ; l'Autriche, en tenant la Serbie par la dynastie Obrenowitch et en ayant une convention militaire avec la Roumanie, gouvernée par un Hohenzollern.

Mais la dynastie Obrenowitch a pris fin, une fin sanglante marquée par l'assassinat du roi Alexandre et la reine Draga, et le roi Pierre, ainsi que toute la famille des Karageorgewitch, penche pour la Russie. La Russie paraissait avoir le dessus. Alors la guerre malheureuse en Extrême-Orient et l'entrée en lice de l'Italie ont changé la proportion des forces et les deux anciens antagonistes, affaiblis tous les deux, quoique par des *événements différents*, se sont donné la main pour se défendre du troisième larron, l'Italie, et ont rétabli l'équilibre par le fameux traité de Murzsteg.

Cependant, ce n'est pas avec des traités qu'on règle des affaires pareilles. Les événements continuent leur marche, malgré les actes diplomatiques, et l'Italie, de connivence avec le prince du Monténégro, apparenté à la maison de Savoie, pousse à un dénouement qui pourrait, à l'heure actuelle, très bien lui être favorable.

L'atmosphère du Balkan s'est d'ailleurs sensiblement alourdie. La Roumanie et la Grèce ont rompu leurs relations diplomatiques et si ces deux Etats ne se font pas la guerre, c'est simplement parce que, séparés par d'autres pays, ils ne peuvent s'attendre. La Bulgarie est au plus mal avec la Turquie et avec la Grèce et fait à ces deux Etats une guerre de bandes acharnées en Macédoine. La Serbie fait une guerre de tarif à l'Autriche-Hongrie et le roi Pierre pourrait très bien se voir forcé à faire une guerre ouverte pour échapper au mouvement républicain de son pays.

On est, en effet, mécontent en Serbie des Karageorgewitch. Le kronprinz, fils du roi Pierre, a des sentiments d'un despote asiatique. Il a dernièrement étranglé à demi son précepteur et lui a administré une sérieuse volée de bois vert. Les étudiants serbes, presque tous inscrits aux universités de Budapest, Vienne ou Paris, apportent dans le pays un souffle de vent révolutionnaire. L'incident survenu il y a huit jours, a été pour eux, en plein Belgrade, devant les fenêtres de M. Pasics, président du Conseil, le prétexte d'une démonstration républicaine on ne peut plus significative. Les pays monarchiques voisins ne permettront jamais l'installation d'une république serbe, et alors il y aura révolution, intervention étrangère et tout ce qui s'ensuit.

Ajoutez à cela une élection de la Douma russe auront lieu en février et mars, si toutefois le coup d'Etat annoncé pour la suppression du régime parlementaire en Russie n'éclate pas avant et n'amène une recrudescence du mouvement révolutionnaire dans l'empire moscovite. La Russie sera donc presque dans l'impossibilité d'intervenir efficacement.

L'hiver est trop rigoureux dans les Balkans pour penser à une entreprise sérieuse pendant cette saison. Mais quand le printemps arrive et que les vents du Sud fondent la neige et les glaces, rendant libres les routes et couvrant le pays d'une végétation presque tropicale, bientôt brûlée par le soleil ardent de l'été, les haines latentes pourraient bien éclater.

Ce n'est pas sûr que ce soit pour cette année, quoiqu'il soit certain que cela arrivera un jour. Seulement, cette fois-ci l'*état général* de l'Europe s'y prête tout particulièrement et voilà pourquoi nous exprimons nos craintes. Espérons seulement que si l'explosion arrive, on réussisse à en circonscrire les effets. Que les Albanais, les Skipetares et autres s'entre-tuent si cela leur fait plaisir, mais qu'ils nous laissent tranquilles et ne déchaînent pas une guerre pouvant avoir des conséquences funestes pour nous.

Max BUCHBINDER.

LIBRES PROPOS

Le Sénat et le Ministère

Dans les milieux politiques qui passent pour être généralement bien informés, on dit que le Sénat, depuis quelque temps, fait « grise mine » au Ministère Clémenceau.

On cite ces deux preuves : le ministère a pressé la Chambre de voter le rachat de l'Ouest pour que la loi puisse recevoir son effet au premier janvier 1907 ; mais si la Chambre s'est inclinée, le Sénat, lui, a résisté ; — en second lieu le ministère voulait éviter tout douzième provisoire et il a obtenu de la Chambre le vote précité du budget ; mais le Sénat a mis le ministère dans l'obligation de recourir à un douzième provisoire, au moins.

Enfin, sur ces deux constatations de fait, est venu se greffer l'incident Caillaux-Magnin-Rouvier. Comme le ministre des Finances invitait l'autre pour la commission sénatoriale du budget à hâter ses travaux, M. Magnin d'abord, M. Rouvier ensuite lui répondirent avec amertume que le Sénat n'était pas une « chambre d'enregistrement. »

Quant à la commission du rachat de l'Ouest, elle a décoché, sous la forme d'un communiqué perfide, sa petite fléchette au Gouvernement qu'elle a accusé d'avoir mis trop de lenteur à lui apporter le dossier de cette affaire importante.

Il est vrai que le Gouvernement a répondu du « tac au tac », s'appliquant à dégager sa responsabilité. Mais cet échange de propos aigres-doux témoigne bien que le torchon brûle, entre le ministère et le Sénat.

Faut-il voir dans ces incidents simultanés le présage d'une prochaine crise ministérielle ?

Les partis de réaction qui ont coutume de vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué opinent pour l'affirmative.

Tel n'est pas notre sentiment.

Certes, nous ne nions pas que le Sénat ne manifeste, depuis quelque temps, une mauvaise humeur inaccoutumée et qu'il ne lance des yeux méchants du côté de la Chambre et du côté du Gouvernement ; mais il ne peut tarder à revenir à une plus saine compréhension du devoir républicain et nous estimons que les vacances dont jouissent présentement ses membres distingués, — nous n'en exceptons aucun, — contribueront à désiller les yeux de sa majorité républicaine, tout au moins, et à montrer à celle-ci que si un conflit éclatait entre les représentants du Suffrage Universel et les élus du Suffrage Restreint, ces derniers en seraient les mauvais marchands.

Notre avis très désintéressé s'inspire de cette constatation que MM. les Sénateurs ont tout le loisir de faire à l'occasion de la « trêve des confiseurs » : que jamais, même aux meilleurs temps du ministère Combes, cabinet ne parvint à grouper autant de sympathies solides que le ministère Clémenceau n'en a réunies dans l'espace de quelques mois.

L'opinion publique, comme nous l'écrivions l'autre jour, voit en effet, dans nos ministres, des hommes résolus à l'action, c'est-à-dire décidés à nous donner autre chose que les habituelles promesses. L'avenir lui dira si elle se trompe ou non ; mais en attendant, elle fait confiance à M. Clémenceau et à ses collaborateurs et si, *pour son malheur*, le Sénat obéissant aux suggestions intéressées ou jalouses de M. Rouvier ou de M. Poincarré, se faisait une arme, contre le Gouvernement, de la situation budgétaire évidemment peu brillante, mais dont il serait injuste de faire porter la responsabilité au seul cabinet Clémenceau, ou une arme de la question du rachat de l'Ouest, ces armes se retourneraient contre le Sénat lui-même.

D'ailleurs, que le Sénat y prenne garde !! A la faveur des crises politiques de ces dernières années, il était parvenu à « retaper » son prestige politique fort compromis, tout le monde le sait, quand surgit l' « Affaire ». Mais si, après avoir mutilé, au point de la rendre méconnaissable, la loi réglementant l'emploi de la céruse, il prépare un sort identique aux autres lois sociales inscrites dans le programme du gouvernement, — les retraites ouvrières entr'autres, — il verra se lever à nouveau, contre lui, la démocratie entière, c'est-à-dire le plus formidable des « blocs » de gauche qui se soit encore formé.

Non, l'heure n'est pas au piétinement sur place et encore moins au recul. En se livrant à l'un ou l'autre de ces exercices d'un autre âge, le Sénat ne ferait que préparer sa propre ruine et il suffirait au gouvernement de lui opposer sa volonté de réaliser tout son programme pour grouper derrière lui tout le pays.

Les veillées sont encore longues et nos sénateurs ont encore quelques jours de congé devant eux ; qu'ils les emploient à méditer sur ces choses : ce ne sera pas du temps perdu.

C. SIAUVE-EVAUSY.

CHRONIQUE

LE MASSEUR

Un couple admirablement uni que le couple Bergamet.

D'ailleurs, leur mariage ne remontait pas loin.

Un ménage qui ne datait que d'un an. Pas même tout à fait.

Cette année avait été passée en plein miel. A tel point que M. Bergamet, mari subjugué, avait abandonné pendant tout ce temps les grandes tournées auxquelles le condamnait sa situation d'inspecteur général des haras de France.

Les questions de reproduction chevaline ne pouvaient l'intéresser, alors qu'il était tout à...

J'allais faire un rapprochement irrévérencieux.

Glissons.

La fin de cette année arrivant, il reçut du ministère dont il dépendait un avis qui ne comportait ni réflexions, ni excuses.

On lui enjoignait d'aller inspecter sur-le-champ.

Ce fut un déchirement cruel.

Octavie pleurait. Bergamet pleurait aussi — quand il n'y avait personne.

— Et combien de temps seras-tu absent ?

— Deux mois et demi.

— Ah ! c'est affreux !!... Tu ne m'avais pas prévenue que tu étais forcé de faire d'aussi longues absences.

— Je craignais de t'épouvanter, *ma chérie*.

— Vous m'avez trompée... que c'est mal !...

— Trompée par excès d'amour. Voyons !! fais-toi une raison, Octavie.

— Alfred !... C'est plus fort que moi. L'idée que pendant deux mois et demi...

— Je tâcherai d'abréger.

— Oh ! oui, tâche ; car...

— Je te promets que je ferai mon possible.

— Et qu'est-ce que tu vas voir dans les haras ?

— Je te conterai cela au retour. Il faut que je hâte mes préparatifs.

— Ah !...

La scène de la séparation au chemin de fer — Mme Bergamet avait tenu à accompagner son mari à la gare — fut déchirante.

Quand le train siffla, la pauvre petite femme fut agitée d'un tremblement nerveux. On crut qu'elle allait se trouver mal.

Alfred était à la portière, faisant de la télégraphie désespérée.

— Tu m'écriras tous les jours, cria-t-elle, dans un suprême effort.

Alfred répondit par des baisers.

L'homme du premier passage à niveau, qui croyait que ces baisers lui étaient adressés, signala la présence d'un fou dans le train.

***

Oh ! le temps est un grand maître. Un grand maître en ironie !

Un mois, c'est bien court. Trente jours... qu'est-ce que c'est que trente jours ?

C'est que, pourtant, elle ne paraissait plus navrée du tout, Mme Bergamet, un mois après le départ d'Alfred.

Ce soir-là, elle dînait chez une de ses amies de pension, Blanche de Sévry, comme elle mariée assez récemment. Une maison de « high-life ». Des invités de choix.

Parmi ceux-ci, — voisin de table d'Octavie, — le jeune vicomte de Laurenay.

Un pschutteux *accompli*.

La fine fleur du soulier à la poulaine, du paletot mastic, du pantalon trop court et de l'habit trop étroit.

Il était plein de prévenances pour sa voisine.

Sa tête ondulait le plus qu'elle pouvait, dans le carcan de son long col raidi.

Il prenait des attitudes ornées de vagues soupirs.

Mme Bergamet laissait aller son flirtage. Je crois même qu'elle l'encourageait.

Oh ! les femmes !!

C'est pourtant bien court, trente jours... Pardon ! il me semble que je l'ai déjà dit.

Mais Laurenay avait à ses yeux le prestige d'un autre monde.

Il était de l'aristocratie, lui.

Elle ne s'apercevait pas que ce pantin armoré était burlesque en toute sa petite personne étriquée.

Vous allez voir tout à l'heure, à quel point elle s'en apercevait peu . . . . . .

***

Il y a six semaines que Bergamet est parti.

Le vicomte est de plus en plus audacieux, — se sentant de plus en plus encouragé.

Il a sollicité et obtenu la permission de venir présenter ses hommages.

Permission dont il a même diablement profité.

A preuve qu'il en est à sa cinquième visite.

La scène se passe dans le boudoir de Mme Bergamet. Je ne vous la détaillerai pas, bien que, comme dit un critique insistant, ce soit la scène à faire.

Le boudoir est plongé dans un demi jour propice aux hardiesses, voire même aux témérités.

Mme Bergamet est assise sur un sopha.

Le vicomte s'est laissé glisser à ses pieds.

Inutile d'ajouter que cette glissade a été accompagnée des mots sacramentels :

Octavie, je vous aime ! . . . . . .

***

Une ligne de points fait toujours bien en pareille occurrence.

Elle permet à l'imagination des lecteurs, voire des lectrices — de se donner carrière.

Est-ce fait, Messieurs ? C'est fait, Mesdames ?

Je puis donc revenir aux réalités.

Au moment où la conversation était à son « maximum » d'intérêt, on entend un organe connu dans la pièce voisine.

— Madame est là ? demande la voix.

— Oui, monsieur, fait le domestique.

— Mais, où donc ? Je la cherche...

— Sans doute dans le petit salon.

— Ah !

En même temps, à voix basse, Mme Bergamet murmurait au vicomte :

— Mon mari.

— Ciel !... Tout est perdu.

— Ne dis rien et tout sera sauvé, peut-être.

C'était bien lui.

C'était Bergamet qui, à force de diligence, avait réussi à abréger de trois semaines la fameuse tournée.

Conformément à la pratique invariable des maris — les incorrigibles ! elle leur réussit pourtant fort mal ! — il avait voulu ménager une surprise à son Octavie chérie.

Il s'était, en conséquence, bien gardé de la prévenir.

Il voulait lui laisser, sans la déflorer, la joie de ce retour inattendu.

La joie ?...

Il avait mis la main sur le bouton de la porte. Il avait tourné. Il était entré.

Spectacle imprévu !!

***

Conformément à une rapide injonction qu'elle lui avait lancée, le vicomte s'était redressé.

— Etendez les mains sur moi, lui avait soufflé Mme Bergamet.

— Mais...

En même temps, elle s'était allongée sur le côté.

Le mari, debout sur le seuil, regardait, ahuri.

Avec un calme adorable, elle se souleva.

— C'est toi, mon Alfred !

— Oui, c'est moi... Seulement...

— Pardonne-moi de ne pas te sauter tout de suite au cou. Je ne peux pas ?

— Comment, tu ne peux pas ?

— Non... Ah !! j'ai bien souffert, va.

— Et de quoi ?

— D'un affreux lumbago qui m'a pris il y a quatre jours.

— Un lumba...

— Heureusement, on m'a indiqué monsieur qui est professeur de massage médical... Il a fait un miracle... Aujourd'hui, je me sens presque guérie.

Et se retournant :

— Merci, monsieur, dit-elle au vicomte. La séance en restera là pour aujourd'hui... Voici les vingt francs de votre cachet.

***

Le vicomte ne trouvant pas un mot à hasarder, allait se retirer les vingt francs dans une main, son chapeau dans l'autre, en saluant, de ci, de là, lorsque M. Bergamet le retenant :

— Ah ! Monsieur est masseur... Comme cela se trouve !... J'ai pris froid en wagon... et j'ai une maudite douleur de reins. Monsieur, voici vingt autres francs... soyez assez bon pour me masser aussi.

Et enlevant son paletot, déboutonnant ses bretelles, s'allongeant à son tour sur le sopha :

— C'est là que je souffre... Voyez-vous, là... N'ayez pas peur... Fort !... Très fort !...

Que faire ?...

Le vicomte se mit à masser !!...

Pierre VERON.

Paroles d'Amérique

«Donnez-nous la liberté, comme en Amérique », disait, ces jours derniers, un orateur catholique à M. Briand.

Donnez-nous, *aurait pu répondre* le ministre, un clergé religieux, comme en Amérique, et non un clergé politicien, mêlé à tous les complots, à toutes les tentatives entreprises contre l'Etat républicain ».

Et ce n'est pas l'archevêque de Saint-Paul (Minnesota) qui aurait pu contredire aux paroles du ministre des cultes.

M. Ireland, bien qu'il s'en défende mollement aujourd'hui, a tonné en chaire un langage qui constitue un blâme et le désaveu de la conduite politique du clergé français.

« Le clergé français, qui souffre le plus du conflit actuel en France, a dit l'archevêque américain, est beaucoup à blâmer. Il a conservé cet esprit de passive obéissance hérité des vieux régimes. Ce clergé, admirable dans l'enseignement du catéchisme et dans l'administration des sacrements, n'a jamais appris les vertus de la vie publique. Les prêtres français, qui sont des saints devant les autels, sont des lâches devant les urnes électorales.

» Personne n'a mieux compris la France que Léon XIII. Il avait demandé à tous les catholiques d'aider au bien-être de leur pays en se mettant dans les rangs des partisans fidèles de la République.

» Si Léon XIII avait été écouté, la France selon toute *probabilité aurait échappé* à la persécution religieuse. Les idées monarchiques et les complots ont causé un mal *terrible à l'Eglise de France* ».

Sauf pour la persécution religieuse que M. Ireland s'imagine tout à fait à tort sévir en France, les considérations émises par l'archevêque de Saint-Paul sont, en grande partie, exactes.

Il n'est pas douteux par exemple, que la séparation des Eglises et de l'Etat se fût difficilement produite sous le pontificat de *Léon XIII, tandi sque* l'attitude de Pie X l'a rendue inéluctable.

Mais une partie du clergé français l'avait déjà suffisamment préparée. En se jetant, sur certains points du pays, dans la mêlée électorale, des curés fanatiques avaient, aux aussi, travaillé à la rupture des liens entre l'Eglise et l'Etat.

C'était une question de temps ; Pie X a précipité les événements. L'abrogaton du Concordat est son œuvre ; il est, avec le clergé ultramontain, responsable de la situation actuelle.

C'est l'opinion qui se dégage du discours de M. Ireland, archevêque de Saint-Paul.

Et c'est la vérité.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Confucius vient d'être élevé, par édit impérial, au même rang que le Ciel et la Terre, dont le culte est réservé à l'empereur de Chine. De ce fait, personne autre que le souverain chinois n'aura le droit d'adorer Confucius.

—o—

Quelle est l'origine des billets de banque ? Il est des savants qui affirment que la date de la première émission remonte à 2600 ans avant Jésus-Christ.

L'invention est due à une banque chinoise, disent-ils. Ces billets portaient : le nom de la banque, la date, le numéro du billet, l'indication de la valeur en lettres et au moyen d'une figure représentant un tas de pièces de monnaie, d'une valeur équivalente.

—o—

Le général Booth, si l'on en croit le Daily Chronicle, aurait entrepris un voyage de propagande autour du monde. Il irait d'abord aux Etats-Unis, puis à Vancouver, puis au Japon..., enfin partout.

Voilà qui s'appelle convertir les gens à coups de Booth quelque part.

NOS DÉPÊCHES

par Services Télégraphiques et Téléphoniques spéciaux

Le GÉNÉRAL PICQUART à BIZERTE

Bizerte, 3 janvier. — Le « Condé », ayant à bord le général Picquart, ministre de la guerre, est entré dans l'avant-port de Bizerte, à dix heures.

Le baron d'Anthouard, délégué à la résidence, et le général Dolot, commandant la division d'occupation de la Tunisie, sont arrivés ce matin de Tunis. La ville est calme, les rues ne sont pas pavoisées ; le ministre a demandé que les honneurs ne lui soient pas rendus ; il a fait télégraphier qu'il venait dans le plus strict incognito et ne recevrait personne en dehors des autorités. On remarque seulement quelques drapeaux sur les quais, le déplacement du ministre n'étant qu'un voyage d'études.

Le général Picquart a visité ce soir les ouvrages de la rive droite ; demain il prendra le premier train pour Tunis et s'arrêtera à Aïn-Rhelat pour examiner les hauteurs qui dominent l'arsenal, il redescendra à Ferryville où il déjeunera et s'embarquera à Sidi-Abdallah, pour rentrer à Bizerte.

La matinée de samedi sera employée à la visite du fort de la rive gauche. Le ministre prendra le train pour Tunis samedi soir à une heure. Il reviendra à Bizerte dimanche pour s'embarquer.

Une division navale russe composée des cuirassés « Slava », « Cesarewitch », portant pavillon de l'amiral Bolstro, et du croiseur « Bogatyr », est arrivée hier à Bizerte, venant de Gibraltar ; elle doit séjourner dans ce port trois semaines. Elle a salué le «Condé» à son entrée en rade.

LA GRÈVE DE FOUGÈRES

LES ENFANTS DES GRÉVISTES

Laval, 3 janvier. — Les travailleurs de Laval viennent de prendre une initiative semblable à celle de leurs camarades de Rennes. Hier soir, une délégation des ouvriers de Fougères a amené à Laval une quinzaine d'enfants des cordonniers en grève. Environ cinq cents personnes les attendaient à la gare.

Les enfants ont été d'abord conduits, bannière en tête, à la Bourse du travail, et répartis ensuite dans les familles ouvrières de Laval. Le cortège a traversé la ville en chantant l' « Internationale ».

La Révolution en Russie

Les bagnes tsaristes

Le sort des prisonniers politiques. — Régime d'espionnage. — Mœurs de bourreaux. — Au pays des glaces.

Quel est le sort des prisonniers politiques russes ? *Que deviennent-ils, que pensent-ils* soit qu'on les ait murés vivants dans l'une des sombres forteresses de l'empire, soit qu'on les ait envoyés au bagne ou à l'exil en de lointaines contrées sibériennes ?

Véra Starkoff, très documentée sur tous les mémoires publiés par ceux d'entre ces malheureux qui eurent la chance d'échapper à leurs bourreaux, nous l'apprend dans un intéressant article que publie la « Revue ».

L'on connaît maintenant les tragédies de Schlusselbourg, la forteresse de mort, les mystères des prisons collectives, les misères des bagnes sibériens.

ETAPES DES PRISONNIERS

Avant d'être enterré dans une forteresse quelconque, un prisonnier passe généralement dans les geôles de la 3e section. C'est l'*officine des espions politiques*. On y est traité de façon relativement douce, mais en butte aux sollicitations des mouchards.

L'écrivain Michailoff raconte, dans ses « Mémoires », les bracasseries coutumières à la 3e section. Les fonctionnaires hauts et petits à tour de rôle, pareils à des sangsues s'acharnent à faire parler « le politique ». Voici un échantillon de ces interrogatoires subis par Michailoff. Le fonctionnaire l'apostrophait, cherchant à compromettre une amie du détenu :

« — Quoi que vous prétendiez, Mme Chelgennoff connaissait cette affaire. Je le sais parfaitement.

— Elle ne la connaissait pas, répondait Michailoff.

— Si, elle la connaissait ».

Et lorsqu'il parvenait à le mettre en fureur, il changeait de sujet subitement :

« — Eh bien, oui, je comprends, vous ne voulez pas dénoncer une femme, mais son frère connaissait bien l'affaire. Nous ne pouvons le laisser sans punition.

— Non, il ne la connaissait pas.

— Je vous dis qu'il la connaissait.

— Je vous dis que non... »

Michailoff est si heureux de quitter la 3e section qu'au sortir de là, le cachot de la forteresse Pierre-et-Paul lui paraît supportable.

A LA FORTERESSE

C'est cependant un endroit inhabitable, dit l'auteur, moins soigné qu'une niche de chien. C'est la malpropreté sous toutes ses formes, les toiles d'araignées aux murs et au plafond, la poussière et la suie partout, dans la cruche d'eau, dans la cuvette d'étain, sur l'unique chaise, la petite table et le lit dignes de figurer parmi les objets de supplice.

Un sac de toile, chichement rempli de paille, était couvert d'un drap sale, l'oreiller était lourd, des plumes pointues en sortaient et s'envolaient de tous côtés dès qu'on le touchait. La taie, deux fois plus grande que le coussin, rivalisait de saleté avec le drap. La couverture était doublée d'une grosse toile qui n'avait pas été renouvelée depuis un an au moins.

La nourriture n'y *était* pas mangeable, et ce qui est pire encore, le couvert y faisait défaut et le prisonnier devait se servir de ses mains, comme l'homme des cavernes. Afin de lui rendre plus sensible l'absence de fourchette et de couteau, la viande n'était pas découpée et le détenu mangeait littéralement comme la bête. Il passait son temps à se promener de long en large, il réfléchissait ou il lisait. Et lorsqu'avec le sommeil tant désiré venait un peu d'oubli une pratique barbare l'éveillait : le cri de la sentinelle : « La veilleuse ! » Un coup sec à la lucarne le faisait lever en sursaut, il allait ranimer la lumière vacillante et se recouchait.

Eh bien, dans cet *enfer*, s'épanouit, dans l'âme des prisonniers, la douce fleur de solidarité. Nulle part, elle n'atteint à un degré *si profond*. *Voyez plutôt* :

En 1888, raconte l'écrivain Nelchine, un gouverneur de province voulut faire enlever une prisonnière qui ne s'était pas levée à son approche. Comme les camarades de Kovolskaia — c'était le nom de la détenue — s'y opposaient, on la fit lier durant son sommeil. Mais elle cria. Tous les prisonniers vinrent à son secours. Force resta aux geôliers. Les prisonniers *voulurent* alors que le directeur de la prison soit révoqué. Et, pour obtenir cela, ils menacèrent de se laisser *mourir de faim*. On feignit de leur donner satisfaction, mais le directeur cependant resta. On décida alors de le souffleter. Ce fut une femme, Nadejda Sigida, qui fut chargée de la chose. Elle fut pour cela condamnée à cent coups de fouet. Elle expira sous les coups. Deux autres qui la soignaient s'empoisonnèrent.

VERS LA SIBERIE

L'auteur nous fait aussi la peinture des misères qui attendent les prisonniers en Sibérie.

Après un séjour prolongé dans diverses prisons, raconte Véra Sparkoff, le détenu politique est souvent déporté par voie administrative dans la Sibérie Orientale, sous le climat le plus rigoureux du monde. Le froid y est horriblement sec et atteint facilement 50°; l'hiver dure de septembre à fin mai. Des morceaux de glace flottent dans le sol marécageux. Des vents déchaînés secouent l'atmosphère infernale. En été, des brouillards épais montent de la terre en dégel et exhalent des nuées de moucherons et de moustiques. L'habitation, la yourta, fait songer aux temps préhistoriques. Elle a la forme d'une pyramide tronquée ; la charpente en bois est couverte d'argile et de fumier ; le toit est en terre ; des trous bouchés de glace et formant des fenêtres minuscules qui laissent passer un soupçon de jour. L'air n'y est point renouvelé. La porte en est si basse qu'on ne peut y pénétrer sans se courber en deux. Un poêle en terre glaise chauffe la yourta, et des planches clouées aux murs servent de lits.

Lorsqu'on pense que tous les grands écrivains russes goûtèrent du cachot ou de la cabane yakoute, et que les esprits les plus distingués et les cœurs les plus généreux de la Russie eurent et ont encore hélas ! le même sort, on s'explique la marche émouvante de la pensée et de l'action russe tendant vers la liberté et la délivrance.

LA PROPAGANDE

Il semblerait que tant de maux, tant de persécutions, dussent arrêter net l'essor des propagandistes. Il n'en est rien. Ils se recrutent dans les classes les plus élevées de la société. On raconte l'histoire de l'adolescent Morozoff, descendant de Pierre-le-Grand, qui fut enfermé à la prison de Schlusselbourg. Tout jeune, il fut introduit dans un salon révolutionnaire, où l'on pratiquait la doctrine « d'aller au peuple ».

La maîtresse de la maison, une jeune femme de 22 ans, la belle Alekseeva, portait une blouse rouge de paysanne et deux superbes nattes dans le dos. Elle possédait une voix merveilleuse et chantait en artiste des chants séditieux, qui inspiraient les propagandistes déguisés en ouvriers ou en paysans. On y prônait les métiers manuels et l'abandon des livres. Beaucoup d'amis de ce «salon» apprenaient à confectionner des chaussures et se faisaient cordonniers ambulants, pour avoir le prétexte de circuler dans les villages. De tous les coins de la Russie affluaient chez la belle Alekseeva des hommes et des femmes prêts à « aller au peuple ». Ils prenaient contact les uns avec les autres et avaient hâte de se mettre à l'œuvre. Le jeune Morozoff assumait le costume de l'ouvrier, et en adopta la coiffure. Et il se fit aussi cordonnier. Enfin, il eut la joie d'être suspect à la police, et bientôt les portes de la forteresse de mort se refermèrent sur lui.

LE BON PORÇAT

Notons dans le travail de Mme Véra Starkoff, la légende du bon forçat Tchernichevsky, si populaire en Russie. La voici :

Tchernichevsky fut chez feu le tsar (Alexandre II) un général important et le premier sénateur. Un jour le tsar mande tous les sénateurs et leur dit : « Il paraît que ça ne va pas dans mon empire, les gens se plaignent. Dites-nous donc comment faire mieux ? »

Les sénateurs se mettent à parler ; l'un dit blanc, l'autre noir. C'est comme toujours on sait. Et Tchernichevsky se fait. Lorsque tous eurent fini, le tsar dit : « Pourquoi demeures-tu silencieux, mon sénateur Tchernichevsky ? Parle, toi aussi ».

« — Tes sénateurs discourent très bien, répondit Tchernichevsky, et très savamment ; seulement, ce n'est pas ça, vois-tu, petit père notre tsar, l'affaire est simple, voilà : regarde-nous un peu : vois combien d'or et d'argent pend sur nous, et travaillons-nous beaucoup ? Je crois que nous travaillons dans l'empire moins que tous ! Et ceux qui, dans ton Etat, travaillent le plus, manquent, ma foi, même de chemise. Et tout va aussi à rebours. Et pour faire mieux voilà ce qu'il faut : diminuer notre salaire, augmenter notre travail et alléger les charges des autres ».

Les sénateurs l'entendirent et se fâchèrent. Le plus âgé dit :

« — C'est la fin du monde qui approche, puisque les loups se dévorent entre eux ».

Et ils s'en allèrent à la queue-leu-leu.

Et les voilà tous seuls à table, le tsar et Tchernichevsky. Et le tsar dit : « Mon brave Tchernichevsky, je t'aime beaucoup, mais il n'y a rien à faire, il faut que je t'envoie au bagne, car avec toi seul je n'arriverai pas à bout de mes tracas ».

Il pleura un tantinet, et déporta Tchernichevsky à l'endroit le plus rigoureux de Vitim. Mais à Saint-Pétersbourg restèrent les sept fils de Tchernichevsky, et tous grandirent, s'instruisirent et tous devinrent généraux. Et voici qu'ils se présentèrent au nouveau tsar et dirent : « Tsar, commande qu'on nous ramène notre père.